



LITTÉRATURE

## JOURNAL DE MONACO

BEAUX-ARTS

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES

**ABONNEMENTS :**  
 UN AN. . . . . 12 francs  
 SIX MOIS . . . . . 6 »  
 TROIS MOIS. . . . . 3 »

POUR TOUT CE QUI CONCERNE LA RÉDACTION,  
 S'adresser, *franco*, à M. CHARLES DE LORBAC, rédacteur  
 en chef, et pour l'administration, au Gerant, à  
 Monaco (Principauté).

ANNONCES. . . . . 25 cent. la ligne  
 RÉCLAMES. . . . . 50 »  
 FAITS MONACO. . . . . 4 franc »

### OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES FAITES A MONACO, DU 15 AU 21 AOUT.

DATES	THERMOMÈTRE CENTIGR.			ÉTAT de l'atmosphère	DATES	THERMOMÈTRE CENTIGR.			ÉTAT de l'atmosphère
	8 heures	2 heures	6 heures			8 heures	2 heures	6 heures	
15 Août	20 »	23 4	21 »	beau	19 Août	18 4	22 »	20 8	Pluie
16 Août	21 4	24 »	19 9	id.	20 Août	17 4	19 2	18 2	Vent
17 Août	19 8	22 7	20 2	id.	21 Août	19 »	20 3	18 6	N. épars
18 Août	20 7	23 5	21 »	id.					

### LE BARON BOSIO

Parmi les hommes remarquables auxquels la Principauté de Monaco s'honore d'avoir donné le jour, une des premières places revient au baron Bosio.

Qu'il me soit donc permis de rappeler ici quelques détails biographiques sur ce sculpteur célèbre en même tems que les noms de ses principaux ouvrages.

François-Joseph Bosio naquit à Monaco le 19 mars 1768. Ses premières années s'écoulèrent joyeuses et insouciantes jusqu'au jour où son père, garde-magasin du génie, eut l'idée de confier son éducation à un de ses oncles.

Dans l'enfant on découvre l'homme, dit-on ; mais cela fut si peu vrai pour le cas qui nous occupe que le maître s'obstina à vouloir tourner vers les études classiques l'esprit de son élève qu'une vocation irrésistible attirait vers l'étude de la nature et la contemplation du beau et chez qui débordait déjà le sentiment artistique.

De là cette affection touchante du neveu pour son oncle. Jugez plutôt :

L'enfant avait un jour quitté sa classe depuis plusieurs heures ; étonné de cette longue absence on se met à le chercher partout, impossible de le découvrir ; où diable pouvait-il bien être ?

Le petit drôle était tout simplement à l'église, à genoux devant une statue de la vierge qu'il priaient ardemment... de faire mourir son oncle !

Bien mieux, ce vœu lui paraissait si légitime, et il s'était relevé si sûr qu'il serait exaucé, qu'en sortant chez lui il courut se jeter aux pieds de sa tante.

Pardonne-moi, j'ai tué ton mari, disait-il à la pauvre femme, prête à s'évanouir à ce récit, lorsqu'apparut menaçante la figure de l'oncle qui se portait à merveille et le lui fit bien voir !

Seulement il fallut céder. On l'envoya à Paris pour y recevoir des leçons de peinture et de sculpture. Le jeune Bosio fit des progrès rapides et, bientôt après, un bas-relief de la *Vierge aux Anges*, qu'il réussit parfaitement, lui valut la protection du prince de Monaco qui lui accorda une pension et le fit entrer dans l'atelier de *Pajou*, l'auteur de la *Psyché abandonnée de l'amour*.

C'est à l'occasion de cette statue que Bosio fut renvoyé de l'atelier de son maître. Voici, sur ce point, ce que nous apprend un de ses biographes :

« Un dimanche qu'il se croyait seul avec un homme qui s'extasiait devant la *Psyché*, Bosio eut

l'imprudence de la critiquer avec beaucoup d'indépendance. Mais Pajou, qui avait tout entendu d'un cabinet voisin, le congédia le lendemain et lui fit perdre ainsi sa pension et les faveurs du prince de Monaco. N'ayant aucune ressource à Paris, le jeune Bosio s'en alla tout droit au quai de la Messagerie et s'engagea dans le régiment des Irlandais qui tenait campagne en Belgique. Il était déjà lieutenant quand il fut pris par l'ennemi. Alors il renonça à la carrière des armes et voyagea dans le département du Nord où il fit des portraits en miniature et où il se lia avec un sculpteur sur bois assez distingué, M. Elschœt, dont le fils devait être plus tard son élève. »

De retour à Paris, vers 1804, il y rencontra son ami, Bartolini de Florence, le même qui, cette année, exposait au salon la *Nymphe au Scorpion* en face de la *Jeune Indienne* de Bosio.

Bartolini s'indigne de voir son compatriote occupé à faire des dessins à l'aquarelle au lieu de pratiquer leur grand art italien de la sculpture; il lui proposa de le recommander à M. Denon qui était alors à Berlin avec Napoléon. Il le présente en effet, quelque temps après, au Directeur tout puissant des travaux d'art en France. Justement M. Denon faisait alors préparer les modèles pour la colonne Vendôme, et il engagea le jeune sculpteur à lui montrer une figure de sa façon. Bosio modela en terre, dans l'atelier de son ami Bartolini, deux *tireurs de bateaux* et les fit transporter ensuite dans l'antichambre de M. Denon où étaient entassés déjà des bustes et une foule d'essais pour les sculpteurs de la colonne.

« Denon arrive, jette un coup-d'œil rapide autour de l'antichambre :

— J'étais sûr, dit-il à Bosio, que vous étiez peintre et non sculpteur. Ce n'est pas là de la sculpture. Je ne puis vous confier des travaux.

Bosio, piqué au vif, fait signe à son commissionnaire d'emporter le bas-relief.

— Que faites-vous, reprit vivement Denon, C'est là votre figure ? à merveille ; mais je croyais que c'était ce buste.....

— Il est trop mauvais pour qu'il soit de moi, répondit Bosio, et il partit avec promesse de quelques travaux pour la colonne Vendôme. Mais un mois se passe sans nouvelles de M. Denon. On lui écrit, point de réponse ; et un jour qu'il causait avec Bartolini :

— Ces *tireurs de bateaux*, ce n'est pas Bosio qui les a modélés, n'est-ce pas ? J'ai reconnu votre terre glaise et toute votre manière, avouez que vous en êtes l'auteur.

« Bartolini insista loyalement, déclarant à son protecteur que Bosio n'avait besoin de secours de personne.

— S'il y quelque analogie entre nos deux manières, ajouta-t-il, c'est plutôt Bosio qui a influencé la mienne. »

Bosio obtint donc enfin ses bas-reliefs si ardemment désirés. Ajoutons que son œuvre eut un succès si éclatant que M. Denon le pria de faire son buste.

Peu de temps après l'impératrice Joséphine lui fit exécuter le sien et l'empereur voulut avoir sa statue en pied.

A partir de ce moment la renommée de Bosio

va sans cesse croissant au point de faire mourir de jalousie, Chaudet, l'ancien statuaire de Napoléon.

Outre ces importants travaux plusieurs œuvres du même artiste, justement estimées, parurent à cette époque ; il suffit de rappeler l'*Amour lançant ses traits*, acheté pour la Malmaison, l'*Aristée en marbre*, qui est au Louvre, l'*Hya-cinthe* qu'on voit encore au Luxembourg, et les bustes de *Marie Louise*, du roi et la reine de Westphalie, de la princesse *Pauline*, de la *Duchesse de Rovigo*, du *prince de Bénévent* et les statues du *roi de Hollande*, de la *reine Hortense* et du *roi de Rome*, enfant ; puis un dernier chef-d'œuvre, que j'allais oublier, l'*Hercule au Serpent*, en bronze, qui se trouve au jardin des Tuileries.

Pendant les cent jours Napoléon créa Bosio chevalier de la Légion-d'Honneur, et comme on lui objectait qu'il n'était pas naturalisé français :

— Quand on a été, comme Bosio, blessé à la frontière en servant la France, on a reçu le baptême national du sang, répondit l'empercu.

La restauration vint ensuite. C'est de ce tems que datent l'*Henri IV enfant*, la statue en bronze du *duc d'Enghien*, la statue équestre de *Louis XIV* et mille autres œuvres magistrales.

Charles X fit Bosio baron et officier de la Légion-d'Honneur.

Puis éclata la révolution de Juillet : laissant alors, pendant quelque temps, l'ébauchoir pour ses pinceaux, et de sculpteur devenu peintre, Bosio exposa quatre tableaux remarquables : *Une Vénus caressant ses colombes*, la *Nymphe Io*, une *Tête de Vierge* et un *portrait de femme*.

Bosio reçut alors du gouvernement de Juillet des commandes importantes ; de ce nombre on peut citer : une *statue colossale de Napoléon* pour la colonne de Boulogne sur mer, et la *France dictant au génie de l'histoire les noms des grands hommes*.

Tels sont les titres incontestables du célèbre sculpteur à la fortune qui couronna ses immenses travaux.

Bosio est mort à Paris, en 1845, au moment du plus vif éclat de sa gloire.

Nous passions hier devant la modeste habitation où il reçut le jour et nous avons voulu, en racontant aujourd'hui la vie du grand artiste, rendre hommage au pays qui l'a vu naître.

CHARLES DE LORBAC.

## A travers Livres et Revues.

### II.

Le peintre Gros vit un jour entrer dans son atelier un de ses élèves, beau jeune homme, insouciant, qui avait trouvé galant de piquer à son chapeau un superbe papillon dont il venait de faire la capture et qui se débattait encore. L'artiste fut indigné il entra dans une violente colère : « Quoi ! malheureux, dit-il, voilà le sentiment que vous avez des belles choses ! vous trouvez une créature charmante, et vous

savez en rien faire que de la crucifier et de la tuer barbaquement !... Sortez d'ici, n'y rentrez plus ! ne reparaissez jamais devant moi ! »

Ce mot ne surprendra pas ceux qui savent quelle fut la vive sensibilité du grand artiste, sa religion de la beauté.

MICHELET.

\* \* \*

Un bon appétit console de tous les maux ; c'est tant pis, si vous voulez, ou tant mieux pour l'humanité. Le sang renouvelé porte alors de la gaieté au cerveau, et le corps persuadé à l'âme que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes,

Voltaire a prouvé qu'une heureuse digestion rend compatissant et qu'un bon estomac donne un bon cœur.

Entre quarante et cinquante ans, un homme est beau quand, son diner fini, il replie sa serviette et commence la promenade indispensable.

Il marche les jambes écartées, la poitrine en avant, puissamment appuyé sur sa canne, les joues colorées d'une chaleur légère, chantonnant entre ses dents quelque vieux refrain de jeunesse ; il lui semble que l'univers est consolidé ; il sourit, il est affable, il vous tend la main le premier. Que nous sommes machines ? et pourquoi s'en plaindre ! vous avez la clef de vos rouages, tournez le ressort du côté du bonheur !

H. TAINE.

## CHRONIQUE LOCALE

On écrit de Gènes :

L'on assure ici que Monseigneur l'Archevêque de Gènes et Monseigneur l'Evêque de Nice, aussitôt qu'ils ont appris que leur nom se trouvait mêlé aux combinaisons d'une société formée pour l'exploitation de la forêt du *Cap Martin*, propriété particulière du Prince de Monaco dont la commune de Roquebrune s'est emparée à la suite des évènements survenus à Menton en 1848, ont hautement manifesté leur mécontentement et se sont empressés de témoigner à S. A. leurs regrets d'avoir été trompés sur les prétendus droits de la Société et sur le but qu'elle se propose.

Les vénérables prélats ont sagement agi en répudiant toute solidarité avec les fondateurs d'une entreprise qui cachait sous leur saint patronage l'illégalité de son origine et la dissolution dont elle est d'avance menacée.

Les travaux du nouveau Casino se poursuivent activement. Les cintres des fenêtres du premier étage sont dépassés et la corniche en est posée en partie. L'œil peut dès aujourd'hui saisir toute l'élégance de cette construction.

L'avenue qui la relie à la route de Menton est entièrement déblayée, on s'occupe de son nivelage.

La délicieuse villa en construction sur la promenade de St-Martin, est sur le point d'être achevée. Les promeneurs ne cessent d'en admirer l'élégance et le caractère plein d'originalité.

Michelet. — *L'Insecte*.

H. Taine. — *Voyage aux Eaux des Pyrénées*.

## HISTOIRES DE TOUS LES JOURS (\*)

## LÉONIE

## VI.

La première personne que M<sup>me</sup> de Nérandal aperçut à Vichy, ce fut Albert. Elle ne pensa même pas au hasard et se crut aimée. Le soir, au bal, quand elle quitta sa place pour valser avec lui, elle était émue comme une femme qui attend une déclaration, et préparait déjà des réponses froides et dignes. Albert gardait le silence. La comtesse éprouvait une véritable déception.

— J'ai un crime à me reprocher envers vous, madame, dit enfin Albert en la reconduisant à sa place, un crime si énorme que je n'ai pas osé vous le confesser. Soyez assez bonne pour m'accorder une seconde valse : j'aurai peut-être plus de courage.

La curiosité de Léonie était éveillée ; la valse fut accordée.

Cette fois Albert parla du bouquet de violettes du lien mystérieux qui unissait sa vie à celle de la comtesse, de son isolement, de sa tristesse, des rêves insensés de ses nuits, de ses folles espérances... On se tromperait en croyant que toute son émotion fut jouée, toute l'exaltation de ses phrases calculée. Quel jeune de vingt-sept ans n'est pas un peu de bonne foi en parlant d'amour, quand, les nerfs ébranlés par les vibrations de l'orchestre, enivré par une atmosphère chargée de parfums, il emporte dans ses bras une femme jeune et belle ?

Ce soir là, Léonie était belle en effet ; ses joues avaient la nuance des bruyères roses qui tremblaient dans ses cheveux ; sa taille pliait mollement sous les ruches vaporeuses qui garnissaient son corsage. Elle profitait du mouvement rapide de la valse pour savourer, sans paraître les entendre, les paroles d'Albert. Dans un intervalle de repos, elle jugea cependant nécessaire de lui demander son bouquet.

Albert lui jeta un regard navré.

— Demain, madame, répondit-il d'une voix à peine intelligible.

La valse continua. Albert, froid, silencieux et froidement respectueux, entraîna Léonie. Cette manœuvre était habile ; la comtesse se sentit fatiguée et glacée ; il lui sembla que les bougies avaient pâli, que les musiciens jouaient sans entrain et sans vigueur.

Le lendemain, elle valsa trois fois avec Albert qui, bien entendu, remporta son bouquet. Il eut le bonheur de découvrir qu'il avait vu quelquefois dans son enfance un cousin de M. de Nérandal établi en Normandie ; ce fut un motif suffisant pour se faire présenter au comte. Huit jours plus tard, il connaissait les heures où l'on était à peu près sûr de trouver la comtesse chez elle sans son mari.

Quand au bout de six semaines, quitta Vichy pour aller dans le département des Landes, où

le comte possédait des terres considérables, elle avait répondu une vingtaine de fois aux lettres d'Albert, sous prétexte de lui défendre d'en écrire d'autres ; elle lui avait laissé prendre plusieurs gants et quelques nœuds de rubans ; elle lui avait même donné assez volontairement de fleurs qui s'étaient fanées sur son cœur.

La comtesse s'ennuyait horriblement à la campagne ; les lettres d'Albert furent sa seule distraction, quand elle les lisait, vers midi, dans les longues allées de tilloul envahies par l'herbe que le bruit de ses pas semblait étonner, ou bien le soir dans sa chambre, après le départ des hobereaux et des chasseurs qui avaient égayé le dîner par des dissertations agricoles et par le récit des exploits de leurs chiens, elle se persuadait aisément qu'elle aimait, et comptait les jours qui la séparaient de Paris. Elle revit Albert avec joie, et vanta ses talents comme musicien et comme poète. Albert réussit admirablement dans le monde. Il avait juste assez d'esprit, d'intelligence et d'imagination pour se montrer aimable. Les gens vraiment supérieurs songent trop peu à prouver qu'ils le sont ; d'ailleurs ils fatiguent en voulant mettre toute chose au service de leurs idées, tandis que les gens médiocres savent mettre leurs idées au service de toute chose.

Une princesse italienne, célèbre par ses aventures, fit à M. de Lanveur l'honneur de le remarquer, et lui donna aux yeux de Léonie l'importance qu'acquiert immédiatement ce qu'on vous dispute. Albert sut profiter habilement de cette fantaisie, sans faire grande attention aux avances de la beauté italienne. Léonie était la première femme qui lui eût révélé les raffinements et la poésie de luxe ; elle répondait à tous ses secrets instincts ; il l'aimait autant qu'il pouvait aimer, c'est-à-dire qu'il la désirait beaucoup. Cependant au bout de trois mois il n'était guère plus avancé que le premier jour, et les choses auraient pu aller longtemps ainsi, si le comte de Nérandal ne se fût avisé de défendre à sa femme les longues causeries avec M. de Lanveur, qui remplissaient maintenant ses matinées. Cet acte d'autorité exaspéra Léonie. Le spectre de l'ennui lui apparut prêt à la ressaisir dans ses plans glacés, et elle écrivit à Albert, pour lui annoncer la résolution tyrannique de son mari, une lettre où la révolte perçait à chaque ligne, Albert ne s'émut pas trop en la lisant. Elle viendra chez moi, se dit-il ; j'attendais depuis longtemps cette péripétie. — Et il écrivit quatre pages d'un style brûlant. C'étaient ses adieux à M<sup>me</sup> de Nérandal et à la vie.

Quand Léonie reçut la lettre d'Albert, Claire était chez elle. La comtesse brisa précipitamment le cachet et parcourut les quatre pages avec un trouble qui n'échappa point à son amie puis elle mit la lettre dans sa poche et essaya de continuer la conversation ; mais il était évident que sa pensée était à mille lieues des mots qu'elle prononçait. Incapable de dissimuler plus longtemps, elle s'écria tout à coup en regardant M<sup>me</sup> Servin en face : — Je suis la plus malheureuse des femmes. J'aime !... oui ; j'aime, reprit-elle avec détermination, et il m'écrit qu'il va se tuer si je ne vais pas chez lui.

— Je t'en conjure, n'y va pas, s'écria Claire, pense à tes devoirs.

— Mes devoirs ! dit Léonie avec amertume, c'est donc là ta seule réponse quand je te dis

que j'aime ! Parce qu'on a prononcé un certain jour de certaines paroles, crois-tu que le cœur cesse de battre, crois-tu que l'imagination ne puisse plus rien rêver ? Mieux vaut le cloître que le mariage : là du moins la passion se heurte contre des grilles de fer et s'use bientôt dans une lutte impossible ; mais supporter une existence mille fois pire que la mort quand il n'y a entre nous et le bonheur que deux mots, réputation, devoir, deux mots dont les hommes veulent faire pour nous une barrière infranchissable, et qui ne sont que des mots pour eux, — c'est une torture au-dessus des forces d'une femme....

— Ma pauvre Léonie, calme-toi, dit Claire les larmes aux yeux en serrant les mains de son amie dans les siennes.

— Me calmer ! pourquoi ne me dis-tu pas d'être heureuse ? Comment ! continua-t-elle, j'ai une voiture qui m'attend dans la cour, dix valets à mes ordres, je peux faire autant de toilettes qu'il y a d'heures dans la journée, et je ne me trouve pas heureuse ! Cela doit bien t'étonner, toi qui n'as qu'un bonheur dans ta vie, celui d'aimer et d'être aimée !

— Léonie, dit Claire avec un accent sérieux et ému, je ne te dirai pas : De quoi te plains-tu ?... Je comprends trop bien pourquoi tu souffres ; mais n'as-tu pas perdu le droit de parler comme tu le fais ? Est-ce bien la société que tu dois accuser de ton malheur ? Tu pouvais choisir, et tu as choisi...

— Oui, j'ai choisi ! dit Léonie avec désespoir, elle tomba brisée sur le canapé.

Son abattement ne dura pas longtemps. Il y a pour toutes les femmes une heure, souvent unique, où elle semble prendre plaisir à crier tout haut ce qu'elles s'efforcent de dissimuler pendant toutes les autres heures de leur existence. Cette heure-là était arrivée pour Léonie.

— Comprends-tu ce qu'est ma vie ? dit-elle en se redressant pâle et exaltée. Savoir qu'il n'y a qu'un seul sentiment qui fasse vivre et l'étouffer dans mon cœur, n'être la première pensée de personne, répéter sans cesse tout bas le mot suprême qui fait passer notre âme sur nos lèvres et ne jamais le prononcer, voir ma beauté se faner sans qu'on m'ait remerciée d'être belle, trouver les jours mortellement longs, et pourtant regretter chaque jour qui s'écoule, car bientôt il ne me restera plus de ma jeunesse que le désespoir de n'avoir pas vécu... Le luxe, auquel j'ai tout sacrifié, je le hais ;... qu'importent les dorures et le velours ? Les choses vraiment belles ne coûtent rien et appartiennent à tous ; le dernier mendiant peut admirer comme moi le Rhin et les Alpes. Je souffre trop ; j'étais bonne autrefois, je deviens méchante. Quand mes chevaux m'entraînent à travers Paris, si je rencontre sur ma route une grisette au bras de son amant, je sens des transports de rage, et je voudrais anéantir sa joie et sa beauté... Voilà ma vie, reprit Léonie après un moment de silence, et quand le bonheur s'offre à moi, tu veux me condamner à le repousser !

— Est que la pensée de tromper ton mari ne te révolte pas ? dit Claire.

— Crois-tu que le comte ne m'ait jamais trompé, lui ?

— Je suis une femme et j'aime, dit Claire doucement, Quoique je n'en aie jamais souffert

(\*) Voir l'Eden du 20 juillet.

personnellement, je me suis souvent indignée de l'injustice des hommes à notre égard et de leurs iniques prétentions au droit d'infidélité : mais, en dehors de toutes les lois et de tous les préjugés, ne pense-tu pas qu'il est honteux pour une femme de se mettre dans une situation telle qu'un homme puisse lui dire : « Vous n'étiez rien, vous n'aviez rien ! vous avez acquis par un serment volontaire le droit de porter mon nom, de partager ma richesse ; aujourd'hui vous violez ce serment, mais vous n'en conservez pas moins mes titres, mes voitures et mes bijoux ? »

— C'est vrai, dit Léonie avec amertume, cela ressemble à un vol. On a le droit d'exiger la fidélité d'une femme achetée si cher. Eh bien ! s'écria-t-elle, je jeterai ma livrée d'esclave, et je reprendrai le droit d'être une créature humaine, le droit d'aimer et de vivre !

— Y songes-tu ? Es-tu sûre d'ailleurs que l'homme que tu aimes portera sans souffrir avec toi l'anathème du monde ? est-tu sûre qu'il

t'aimera assez pour se charger de toute ta vie ?

Léonie se taisait et baissait la tête.

— Ainsi, reprit Claire, tu ne sais pas même si tu es aimée de l'homme à qui tu veux sacrifier ta dignité, ta conscience ; est-tu sûre de l'aimer ?

— Aimer ! aimer ! dit Léonie. Sans doute, ce que j'éprouve ne ressemble ni à mes rêves de seize ans, ni aux dévorantes passions qui remplissent les romans ; mais enfin j'ai un intérêt dans la vie : je désire, je crains, je souffre, j'attends, j'espère ; j'échappe au vide et au néant.

Tu t'ennuies moins, voilà tout : mais si tu étais forcée de concentrer toute ta vie dans l'amour, tu regretterais bientôt ce que tu dédaignes aujourd'hui ; ôte les irritations de l'obstacle, les émotions du mystère, la curiosité du bonheur, il ne te restera du sentiment que tu crois éprouver que le remords et la honte si tu succombes.

— Peut-être, dit Léonie avec découragement.

— Ecris devant moi à ce jeune homme que tu n'iras pas chez lui que tu veux rompre toute relation, que tu pars demain pour l'Italie, et pars sans attendre sa réponse, dit Claire avec décision.

— Mais s'il se tue ?...

— Sérieusement, le crois-tu ?

— Non.

— Ecris, promets-le-moi, dit Claire.

Léonie promit tout, il était tard. M<sup>me</sup> Servin quitta son amie et rentra chez elle — que je te remercie de m'avoir aimée ! S'écria-t-elle en se jetant tout en pleurs dans les bras de son mari ; sans toi je serais peut-être aussi malheureuse que Léonie.

MAX. VALREY.

(La suite au prochain numéro.)

E. LUCAS, Rédacteur — Gérant.

Imp Péleraux et C<sup>e</sup> à Monaco (Principauté)

# BAINS DE MONACO

SOCIÉTÉ JOUISSANT DES MÊMES PRIVILÈGES QUE BADEN-BADEN, WIESBADEN, HOMBURG, ETC., ETC.

Les Salons du Casino de la place du Château sont ouverts tous les jours de 10 h. du matin, à 11 h. du soir.

SALLES DE CONCERTS, DE BAL, DE CONVERSATION, DE LECTURE ET DE JEUX.

JOURNAUX DE TOUS LES PAYS.

Tous les soirs à 8 heures Concert par un orchestre composé d'artistes de Paris, sous la direction de M. HERMANN.

Tous les jours à 8 heures du matin départ de l'Omnibus de Nice à Monaco. — S'adresser aux Messageries Générales, Hôtel des Etrangers

## SYSTÈME FOUCOU

FUMIVORITÉ ABSOLUE et COMBUSTION DES GAZ COMBUSTIBLES,

Tels sont les résultats pratiques auxquels M. Foucou est arrivé en combinant deux moyens, savoir : L'introduction de l'air chaud au dessus du charbon et l'interposition, sur le passage des corps à brûler, d'une masse toujours incandescente.

### APPAREILS

POUR LES LOCOMOTIVES ET LES FOYERS FIXES

S'adresser à M. FOUCOU, 44, rue Caumartin, Paris,

## RESTAURANT NOGHÈS

Rue du Tribunal.

Ce restaurant offre à MM. les voyageurs tout le confort désirable.

SERVICE A LA CARTE ET PENSIONS DEPUIS 50 FR.  
Chambres Garnies.

A MONACO

## HOTEL DES ÉTRANGERS

TENU PAR GAZIELLO ANGE.

Bureau de l'Omnibus de Monaco à Nice.

A MONACO

## GRAND HOTEL DU CASINO

TENU PAR  
ÉDOUARD GAUTIER

Ce bel hôtel, possède un vaste et délicieux jardin dans une position unique, avec terrasse dominant la mer, devant laquelle se déroule le magnifique panorama compris depuis la tour de César-Auguste à la Turbie jusqu'à la Bordighiera. — Kiosque, Serres et Théâtre.

TABLE D'HÔTE A 3 FRANCS.

Appartements confortablement meublés. — Service exact et prévenant.  
REMISE — ÉCURIE.

A MONACO

## HOTEL ET RESTAURANT DES BAINS

Tenu par MARIUS BOYER

Les voyageurs qui visitent la petite ville de Monaco, sont invités à descendre chez Marius Boyer, cuisinier français, chez lequel ils trouveront bonne table et des logements confortables. Inutile de dire que les égards, les prévenances et la modération des prix sont à l'ordre du jour au Restaurant des Bains tenu par Marius Boyer.